

INVASIVES

Collection créée par Stéphane Durand en 2017

© ACTES SUD, 2023
ISBN 978-2-330-18306-6

CÉLINE CURIOL

INVASIVES

ou l'Épreuve d'une réserve naturelle

Photographies de l'autrice



Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

SOMMAIRE

CHAPITRE 1. – P. 10

ENTRÉE EN MATIÈRE

CHAPITRE 2. – P. 16

LA FIN D'UN ÉTÉ, LE DÉBUT D'UN AUTOMNE

CHAPITRE 3. – P. 110

PLEIN HIVER

CHAPITRE 4. – P. 158

Ô LES BEAUX JOURS

CHAPITRE 5. – P. 196

PRINTEMPS VOLUBILE

Notes – p. 262

Bibliographie – p. 272

À propos des photographies de ce livre – p. 276

Remerciements – p. 278

Aux migrants.

If our experience is destroyed, our behavior will be destructive.*

R. D. LAING,
The Politics of Experience,
Penguin, 1990.

Et je me sens l'esprit vaguement pressentir tout le trésor infus des réponses qui s'ébauchent en moi devant une chose qui m'arrête et m'interroge.

PAUL VALÉRY,
L'Homme et la Coquille,
Gallimard, 1982.

*“Si notre expérience est détruite, notre comportement sera destructeur” – traduction de l'autrice.

CHAPITRE 1

ENTRÉE EN MATIÈRE

Du cabanon, je n'ai vu qu'une seule photographie, de l'extérieur, et je l'ai vite oubliée, bizarrement. Comme si j'avais voulu demeurer vierge de tout *a priori*, arriver à froid ; ou à chaud, c'est selon. Mes interlocuteurs m'en avaient décrit peu de choses avant mon départ ou j'avais préféré oublier. De l'endroit, j'ai su qu'il était isolé, "au milieu" de la Réserve*. J'ai su qu'il était sommaire mais pas au point de comprendre le silence contrit de mes interlocuteurs lorsque je leur demandai, le jour des préparatifs, s'il s'y trouvait un aspirateur. J'ai su qu'il y ferait froid s'il faisait froid dehors, qu'il ne fallait pas s'attendre à trop de confort, qu'il y avait tout de même l'électricité. On avait insisté sur la présence des moustiques contre lesquels j'allais devoir me protéger et je m'étais préparée à une lutte de tous les diables contre des meutes voraces. J'ai su qu'il y aurait des rencontres mais avec quoi, avec qui... Je me pensais prête à toute éventualité sans pour autant me figurer quoi que ce soit de précis. On m'avait parlé des taureaux et des chevaux semi-sauvages dont les troupeaux circuleraient alentour, et j'avais songé qu'un matin, j'ouvrierais la porte à moitié endormie et trouverais, à quelques mètres devant moi, un puissant spécimen à cornes qui me dévisagerait rageusement. Pour tout le reste, on ne m'avait rien dit et ce fut beaucoup mieux.

Il m'aura fallu attendre le jour de mon arrivée pour regarder de plus près le plan de mon territoire d'accueil. Ce n'est pas une carte IGN mais une photographie aérienne de plusieurs mètres de côté placardée à l'entrée de la Réserve. On y distingue de larges zones d'une même teinte beige ou verdâtre ou grisée, des parallélogrammes et losanges irréguliers aux bords ondulés ou

*NB : Tout au long de ce livre, le terme "Réserve" désignera la réserve naturelle des Marais du Vigueirat, à ne pas confondre avec la réserve naturelle nationale de Camargue située au sein du parc naturel régional de Camargue.

droits, emboîtés les uns dans les autres. Un puzzle sans motifs dont les vastes monochromies révèlent l'absence de géométrie urbaine. Seules quelques lignes attestent de la présence de pistes rares. Après quelques minutes, je distingue un minuscule triangle en lisière : l'emplacement du cabanon. Une infime parcelle en comparaison des 1 200 hectares de terres qui s'étendent au-delà.

Le cabanon est un bâtiment rectangulaire, d'une huitaine de mètres de long, muni d'un auvent qui abrite une petite terrasse en ciment. De part et d'autre, lui ont été adjoints perpendiculairement deux demi-bâtimens similaires de sorte que le tout ressemble à un mas miniature de plain-pied, dont la symétrie n'est brisée que par une cheminée au profil courbe. Le toit est fait d'épaisses tuiles rouges et les murs en béton sont recouverts de nappes lépreuses d'une vieille peinture blanche. Les fenêtres sont aussi dégradées que la construction et la peinture verte des huisseries s'écaille obstinément. Seuls les moustiquaires et les volets ont été refaits il y a peu, en anticipation de ma venue. Le cabanon est serti par deux ou trois mètres d'une langue de graviers bâtards qui crissent sous les pneus et les pas des visiteurs.

Au-delà foisonne, au sud, une roselière dense et haute dont les plumeaux chatouillent, à longueur de temps, le bas des cieux. Au nord passe une roubine* aux eaux boueuses, perpendiculaire à la voie non carrossable qui s'étire en un long ruban beige et rectiligne à l'ouest tandis qu'à l'est perce un chemin en herbe conduisant à deux postes d'observation des marais qui se déploient de chaque côté. À une dizaine de mètres de l'entrée, au croisement de la route et de la roubine, s'élève une plateforme en bois de cinq mètres de haut, qui permet d'embrasser du regard les environs : étendues planes à perte de vue sur lesquelles alternent vase, roseaux, joncs, tamaris, frênes, haies, canaux jusqu'à l'horizon où se dressent les découpes bleutées et altièrès des

* Canal d'assainissement ou d'irrigation creusé par l'homme.

Alpilles au nord-est, de la montagne Sainte-Victoire à l'est ; puis, plus au sud, les silhouettes opaques, anguleuses, fumantes, aberrations de science-fiction ou de cauchemars post-humains, des installations industrielles de Fos-sur-Mer. Plus à l'ouest, bien ordonnée, une rangée d'éoliennes dont la tournoyante constance impose un métronome dérisoire aux divagations du temps.

C'est ainsi entourée que je vais habiter pendant six semaines entre septembre 2021 et octobre 2022, transférée, à l'initiative de mon vaillant éditeur, depuis la capitale pour une "mission spéciale" au sein des marais du Vigueirat. Cette mission, dont il a eu l'idée, se veut aussi improvisée pour lui que pour moi : du fait peut-être de nos formations scientifiques originelles, nous souhaitons, par cette expérience, tester à quels genres de résultats aboutira l'immersion d'une écrivaine urbaine dans un milieu dit naturel.

Ainsi, du jour au lendemain, ma rue bruyante et peuplée du quartier de Belleville sera remplacée par un univers de foisonnements organiques, d'embardees aériennes et hydrauliques, de chants et de souffles des bêtes de la Camargue qui, tout autour de mon humble demeure, m'offriront la grâce de leurs passages et feront de moi leur témoin. Sachant que nous remarquons souvent en un lieu, chez un être ou dans une situation ce que nous y cherchons, je me demanderais souvent, au cours de ces semaines, comment désamorcer mes attentes afin d'élargir mon champ de perception.

Les marais, étangs et lagunes constituent, sur notre planète, des zones de forte biodiversité, qui accueillent près de la moitié des espèces d'oiseaux connues. Au cours des soixante dernières années, du fait de l'urbanisation galopante et des exploitations anthropiques, la France a perdu la moitié de ses zones humides, qui continuent de régresser à un taux de 1,5 % par an¹.

Peu de temps après mon arrivée aux marais du Vigueirat, un terme, récurrent dans les échanges entre

les personnes en charge de la Réserve, me frappa, celui d'invasive. Sous peu, j'allais découvrir que l'espèce invasive est celle qui, introduite dans un milieu dont elle n'est pas originaire, suit un développement nuisible à la biodiversité des écosystèmes locaux. Auréolé de gravité, d'angoisse mais aussi d'audace, le terme viendra se fiché dans ma mémoire pour bientôt menacer de m'englober : à quelles conditions devient-on *invasive* à l'endroit où l'on se trouve ?

Cependant, l'invasive ne doit pas être confondue avec l'adventice qui croît sur les terres cultivées sans y avoir été semée par l'humain. Étonnamment, le terme *adventice* désigne aussi “[les idées qui] viennent à l'esprit de façon passive, sous l'influence des impressions externes*”. Si mon esprit était une terre, il ne serait qu'en partie cultivé et, *adventicement*, accueillerait bien quelques invasives ! En franchissant, pour la première fois, le seuil du cabanon des Marais du Vigueirat, une idée s'imposa à moi : dans ce lieu, se produirait une pensée adventice, sous les auspices de laquelle débiterait mon cheminement vers un livre intitulé *Invasives*...

* Définition du *Trésor de la langue française*.

CHAPITRE 2

**LA FIN D'UN ÉTÉ,
LE DÉBUT D'UN AUTOMNE**

À l'ombre, il ne fait plus aussi chaud qu'en plein été, mais au soleil en tout début d'après-midi, là, debout devant le cabanon, une chaleur sèche s'accroche à mes bras et mes jambes dénudés, appuie sur le sommet de mon crâne comme pour y percer un cratère. Il me faut reculer, rentrer sous l'auvent, dans cette espèce de préau que j'ai immédiatement élu comme quartier général : une vue dégagée sur le ciel, une belle exposition plein sud, une table en bois brut, de vieilles chaises métalliques suffisamment solides. Peut-être l'ai-je adopté parce qu'au-dedans, tout me met mal à l'aise... Supprimez le soleil qui pare toute chose d'éclat et voilà que vous sautent aux yeux saleté, dégradation, vétusté. Car, au-dedans, l'affaire est plutôt mal engagée... Il n'y a qu'à voir le sol couvert de cratères et de crasse ; les murs submergés de coulures et de taches diverses ; le plafond en lambris orné d'une horrible panoplie de toiles d'araignée et cloques d'humidité ; l'évier, la gazinière, le buffet, la table, les chaises sont tous dans un état lamentable. Sans parler des lits superposés, aux montants branlants et aux matelas de mousse jaunâtre, parsemée d'auroles. Les vitres sales, les poignées déglinguées, le carrelage cassé. Tout est ici sommaire, précaire, à moitié dégradé ; tient à la limite de l'entretien.

Après la cuisine et la chambre, la pièce principale, d'une vingtaine de mètres carrés, s'annonce vide. Mis à part une planche graisseuse sur des tréteaux poussés contre un mur, il ne s'y trouve qu'un meuble unique, au centre, tourné face à l'âtre de la grande cheminée : un fauteuil bas indigent qui, au milieu de ce décor décharné, fait office de mobilier.

À peine l'ai-je regardé qu'en une fraction de seconde, quelqu'un s'y trouve assis. Le dossier dissimule son corps, à l'exception du sommet de son crâne qui en dépasse. En m'approchant sans bruit, je distingue des coudes sur des genoux, le buste incliné vers l'avant et il fait soudain nuit dehors, et le regard perdu dans

l'ondoiement des flammes, ce quelqu'un cherche, à travers la douce palpitation d'un souvenir, à s'échapper de ce misérable logis, de cette retraite forcée, de la trame trop étroite des causalités qui l'ont conduit jusque-là.

C'est une scène ordinaire à travers l'Histoire : dans ce fauteuil sont assis les femmes et les hommes qui, de tout temps, face à la guerre, au conflit, à la répression, ont tout quitté avec pour seul but de sauver leur existence. Dans la solitude extrême de leur fuite, ils se sont retrouvés sans possessions ou garanties d'avenir, tentant d'échapper au joug de leurs peurs les plus foudroyantes. Des lieux isolés comme celui-ci leur ont parfois fourni une halte salutaire, au gré des sentes d'une nature devenue un refuge sans pareil.

Sur le fauteuil en laine piquée, face à la cheminée de béton et de briques ébréchées sur le manteau de laquelle trône un fémur mastoc, tel l'insigne d'une inévitable mort, je me suis assise à mon tour. Avec eux. Soudain apte, en cet endroit inhabité, à éprouver les effets de cette solitude totale : la peur, la panique, la vulnérabilité, l'abattement ; mais aussi, peut-être, le soulagement de ne plus avoir à répondre de rien, l'excitation de se savoir prêt, enfin, à tout recommencer. La liberté du dénuement.

Cependant que le fantôme des exilés me rend visite, j'ignore encore à peu près tout du passé de la région. Plus tard, on m'expliquera que la Camargue a été une terre d'accueil pour réfugiés au gré des différentes vagues d'immigration vers la France, depuis le XIX^e siècle. Italiens, Grecs, Arméniens, Espagnols, Indochinois, harkis s'y sont succédé... Le chauffeur, qui est venu me chercher à la gare d'Avignon et m'a conduite jusqu'à la Réserve, est originaire d'Équateur. Je m'en suis étonnée, mais Daniel m'a expliqué que beaucoup de Sud-Américains immigrent aujourd'hui dans la région afin de travailler sur les exploitations agricoles. "Il y a même un village du nom de Beaucaire où beaucoup d'entre eux habitent."

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
reproduit et achevé d'imprimer
en juillet 2023
par Normandie Roto Impression s.a.s
à Lonrai
pour le compte des éditions
Actes Sud
Le Méjan
place Nina-Berberova
13200 Arles

Dépôt légal
1^{re} édition: octobre 2023
n° impr. :
(Imprimé en France)